"Identi-fiction"

Par Elie DOUMIT

**Congrès Fez : mai 2006-05-13**

Alors que je me demandais avec quel insigne et sous quel drapeau¸ j´allais aborder cette question de l´identité¸ il me vint à l´esprit ce que l´année dernière à Fès¸ lors du congrès sur Les Trois Monothéismes¸ un éminent collègue ayant eu écho du travail que je fais régulièrement au Maroc¸ me disait en aparté¸ que je devais me sentir ici comme chez moi¸ que je devais **être** ici comme chez moi... Ce propos anodin et de bon aloi m´allait droit au cœur¸ mais non sans susciter quelque réserve dont je ne soupçonnais pas tout de suite la raison. Ce n´était pourtant qu´un propos usuel¸ qui voulait signifier probablement¸ le bon accueil des marocains et l´hospitalité arabe. Mais pour anodin qu´il soit ce propos venait dire autre chose que ce que son contenu conventionnel pouvait exprimer. Il m´est apparu que ce qui devait être l´élément perturbateur dans ce propos c´était tout simplement la locution « être chez soi » et comment ne pas être interpellé par cette locution quand il s´agit de psychanalyse ? La question du lieu¸ du lieu de l´Autre ne rend-elle pas problématique **toute appropriation**¸ celle d´être chez soi¸ mais aussi celle d´être soi-même ?

Nous voici introduits¸ avec ces locutions¸ à la question de l´Identité et de l´identification¸ que la psychanalyse depuis Freud n´a cessé d´en montrer l´importance et la pertinence¸ avant que Lacan ne lui consacre tout un séminaire¸ où il nous invite à aborder cette question autrement que sous une forme mythique (comme il le dit). Curieuse invitation pour rappeler qu´il s´agit à présent de régler un problème qui n´a pas été suffisamment compris. Et en effet¸ il nous semble qu´il faut attendre ce séminaire¸ pour voir clairement exprimées les définitions du signe et du signifiant¸ et aussi pour franchement aborder le rapport du sujet au signifiant dans l´Identification¸ non pas identification à l´image¸ déjà traitée¸ mais identification symbolique. De ce fait l´accent sera mis désormais sur ce qui¸ dans toute identification¸ se pose comme étant identique¸ ou fondé sur la notion du même.

Or¸ comme on le sait¸ ce qui se pose comme identique trouve son expression emblématique dans l´écriture : **« a est a »**¸ écriture qui a ses titres de noblesse puisqu´elle exprime ce que l´on appelle le principe d´identité¸ principe dont l´évidence est telle qu´on en a fait la condition même de la pensée. Non sans inconvénient. Car¸ quel que soit le degré d´évidence qu´on accorde à ce principe¸ à cette écriture¸ il nous faut reconnaître qu´elle n´est pas sans induire quelques confusions dans différents domaines du Savoir.

Mais ce n´est pas seulement sur ces vicissitudes que Lacan fonde sa critique de l´Identité ; il aborde la question à la racine en interrogeant plus avant le statut de cette écriture dont il nous dit qu´elle ne relève pas¸ comme on pourrait le croire¸ d´un simple jeu de l´esprit. Elle ressortit plutôt à une expérience de parole¸ à un enjeu langagier où les frayages lexicaux permettent de relever la racine latine « idem »¸ dont l´intérêt est de désigner précisément ce mécanisme de redoublement qui caractérise l´Identité et qu´on trouve dans des expressions telles que : moi-même¸ soi-même¸ lui-même.

Alors qu´en est-il de ce redoublement et plus généralement de cette écriture **« a est a »** ? S´agit-il dans cette écriture d´une simple tautologie ? Nullement. Lacan d´ailleurs ironise à ce sujet en disant que si « a » est à ce point identique à « a »¸ pourquoi le séparer ainsi de lui-même pour ensuite le lier ? N´est-il pas tout simplement absurde de considérer comme tautologiques des expressions telles que « Messieurs¸ la guerre¸ c´est la guerre »¸ où l´on s´aperçoit facilement que le terme de « guerre » se différencie de lui-même dans deux apparitions différentes ?..

Reste cependant que tout un chacun adhère d´emblée à cette écriture **« a est a »**¸ et on y adhère sans doute à cause des phénomènes d´identification qui sont connus de toujours et qu´on peut rencontrer au niveau de l´expérience¸ comme par exemple dans cette légende celtique qui raconte le témoignage de quelqu´un qui fut serviteur dans une ferme : à la mort du maître¸ le serviteur voit apparaître une petite souris. Il la suit. Elle fait le tour du champ¸ puis va à la grange où elle se promène sur les instruments de travail¸ et puis elle disparaît. Après cela le serviteur voit apparaître le fantôme du maître ; ce dernier lui apprend qu´il était dans la souris et qu´il a fait le tour de la maison pour lui dire adieu...

De tels phénomènes d´identification¸ on en trouve partout¸ mais de moins en moins sous cette forme décrite dans la légende. Quoi qu´il en soit¸ force nous est d´admettre qu´une fois qu´on a reconnu ces phénomènes à la base de l´expérience¸ nous n´en savons pas davantage et il ne suffit pas comme le fait Lucien Lévy-Bruhl d´expliquer ces phénomènes en disant qu´ils relèvent d´une **participation mystique** ou d´une **mentalité prélogique** pour en comprendre le mécanisme. Il s´agit plutôt pour Lacan de saisir cette identification au niveau de ce qui n´existe que dans le langage et grâce au langage... Or dans cette légende¸ on a un modèle imaginaire de l´identification pour autant que c´est **le même être** qui revient dans chacune des apparitions et que le support de cet être¸ de cette présence imaginaire¸ nous paraît immédiatement acceptable¸ concevable. Mais comment faire valoir la notion d´identification symbolique¸ identification de signifiant¸ qui est différente de l´identification imaginaire ? Cette identification symbolique¸ disons pour aller vite¸ relève d´une autre dimension. Elle relève de cette dimension signifiante que Lacan cherche à articuler en s´appuyant sur F. de Saussure et selon la fameuse définition du signifiant qui est d´être ce que les autres signifiants ne sont pas et d´être en même temps différent de lui-même. Mais cette référence Saussurienne était insuffisante et il a fallu¸ pour offrir un point d´ancrage au sujet¸ aborder la question de savoir comment appréhender l´existence du signifiant comme tel¸ s´il n´a aucune existence localisée hors du signe. Cette question renvoie immanquablement à celle d´une écriture qui serait en mesure de mettre en évidence **une différence distinctive**. Lacan en donne une illustration dans le récit de sa visite au Musée Saint-Germain¸ où il voit sur une côte de mammifère une série de coches : deux d´abord¸ puis un intervalle¸ ensuite cinq et ça recommence... Que représentent-t-elles ? Elles s´offrent comme traces d´on ne sait quoi. Si¸ pour celui qui les a faites ou inscrites¸ chacune de ces coches était le signe d´un objet particulier¸ pour le visiteur du musée (Lacan en l´occurrence)¸ le lien qui rapporte le signe à l´objet est effacé¸ il est rompu et c´est cette rupture qui va constituer la condition de l´émergence du signifiant comme tel. Celui-ci émerge donc de l´effacement du rapport entre le signe et son référent.

Ce qu´il importe de retenir de ces remarques¸ c´est l´idée que ce qui se présente comme étant à la fois **identité et différence** c´est ce trait dont l´unicité distinctive n´est jamais la même¸ tout en étant la même. Une identité dans la différence dirions-nous¸ à condition de souligner que l´unicité qu´elle comporte n´est pas celle qui rassemble ( l´einheit )¸ mais celle de l´einziger zug que Lacan traduit par « le trait unaire »¸ et dont la caractéristique est telle que plus il a de la ressemblance plus il incarne la différence¸ cette différence distinctive qui n´a rien à voir avec une quelconque différence qualitative. Ce n´est pas parce que je n´ai pas les mêmes traits que mon voisin que j´en suis différent ; ce n´est pas non plus parce que des traits sont différents qu´**ils fonctionnent comme différents**. C´est ailleurs que réside la fonction d´altérité¸ laquelle suppose que rien dans la fonction du signifiant n´est pensable¸ sans partir de ceci : l´UN comme tel n´est pas sans l´Autre.

Je ne m´attarderai pas davantage sur ce point¸ sauf pour rappeler¸ comme le fait Lacan¸ qu´on ne peut faire avancer la problématique de l´identification que dans la mesure où l´on met en question cet axiome¸ cette croyance¸ ce credo logicien : **« a est a »**. Et en effet¸ cette écriture¸ cesse de se présenter à nous comme une donnée de base¸ elle apparaît plutôt comme quelque chose de construit à partir de différences premières. Mais surgit aussitôt une difficulté : comment concevoir que la fonction du signifiant puisse avoir quelques rapports à l´Identité et qu´elle puisse¸ en outre¸ introduire la différence et le manque à être au cœur de cette Identité ? Dans la langue¸ on ne peut pas dire **« a = a »**. On ne peut le faire que dans le domaine de l´extension et non dans le domaine sémantique. Dans celui-ci on ne peut pas substituer¸ comme le dit Leibniz¸ une valeur à une autre salva veritate. En d´autres termes¸ le signifiant n´implique¸ à proprement parler¸ aucune identité¸ il apporte seulement une apparence d´identité¸ une fiction d´identité¸ une identi-fiction pour ainsi dire ; il nous permet de nous prendre pour un autre¸ bref il apporte la différence. Il n´apporte pas le **Tout**. Il contrevient au **Tout**¸ au **tout-à-fait-ça.**

On voit par ce biais¸ comment se justifie la critique psychanalytique de l´identité. Certes¸ la critique de l´identité n´est pas spécifique à la psychanalyse. Des philosophies du sens n´ont pas manqué de montrer la limite et le côté réducteur de la logique de l´identité. Seulement pour la psychanalyse¸ il ne s´agit pas d´opposer une logique de la différence à une logique de l´identité¸ il ne s´agit pas non plus de dépasser la logique de l´identité dans une logique dialectique spéculative qui n´est au fond qu´une forme pernicieuse de l´identité formelle. Certes Lacan employait¸ au début de son enseignement¸ le terme « dialectique » dans un sens hégélien¸ c´est-à-dire dans le sens d´une intégration qui suppose comme idéal un sujet achevé dans son identité à lui-même (Ecrits p.794). Mais très vite il s´en sépare en montrant comment dans l´expérience analytique¸ la question de l´identification¸ pour autant qu´il s´agisse d´une identification de signifiant¸ va contre tout achèvement¸ toute réalisation possible du sujet dans un prétendu savoir absolu. Nous passons d´un sujet qui régnait en maître absolu avec toutes les prérogatives attachées au « moi = moi »¸ à un sujet¸ le sujet de l´inconscient qui est celui qu´on peut approcher¸ non par le savoir absolu¸ mais par le biais de ce rêve exemplaire rapporté par Freud et articulé autour de cet énoncé : « il ne savait pas qu´il était mort » ; c´est-à-dire que le sujet se constitue comme ne pouvant savoir ce dont il est question pour lui. C´est le sujet mortifié par le signifiant et à ce titre il ek-siste : il est pour ainsi dire en exil¸ et il est en exil quand bien même il serait « chez lui »¸ dans son propre pays.

Cette manière dont la psychanalyse critique l´identité n´implique pas une liquidation de l´identité¸ pas plus qu´elle ne fait de l´altérité un culte. Elle nous permet d´éclairer quelque peu ce qui se trame actuellement comme malaise dans la civilisation sous la figure planétaire de la haine identitaire. Et à cet égard nous pouvons partir d´un constat qui nous paraît décisif¸ de ce constat selon lequel la croyance pour un individu ou pour un groupe en une origine identique à elle-même est celle-là même sur laquelle se fonde la logique formelle de l´identité¸ pour autant qu´elle ne peut se représenter l´autre qu´en le réduisant au même.

Et en effet¸ ce que nous apprend l´expérience¸ c´est que la croyance en une origine identique¸ la croyance à l´identiquement identique¸ ne peut qu´être exaspérée par cette faille qui est au cœur de toute identité¸ une faille telle qu´elle peut susciter une haine de soi rapidement projetée sur l´Autre en tant qu´image de soi. Cette situation constitue une épreuve difficile qu´il nous arrive de ne pas supporter et qui nous amène parfois à vouloir la régler dans le Réel en éliminant carrément l´autre¸ le semblable.

Nous nous trouvons devant un malaise qui n´est probablement pas tout à fait le même que celui décrit par Freud. Pour schématiser¸ disons que le malaise freudien découlerait des tendances sexuelles refoulées limitées ou entravées¸ alors que ce à quoi nous assistons aujourd´hui c´est à une absence presque totale des limites à laquelle on essaie de remédier en allant jusqu´au sacrifice du corps.

Freud nous explique que les groupes humains conservent un aspect de la horde primitive¸ celui où le père constitue un idéal à la fois redouté et adoré et où les fils¸ après le meurtre du père forment une communauté fraternelle totémique... Il y a¸ certes¸ agressivité et haine dans le groupe¸ mais le sentiment primitivement hostile¸ dit Freud¸ se transforme en un attachement positif. L´égoïsme des individus trouve ainsi une limite dans l´amour des autres de sorte que l´aversion à l´égard du voisin disparaît et l´on supporte alors aisément ses particularités. Est-ce à dire que pour Freud c´est l´amour qui se révèle être le principal facteur de civilisation ?

Il y a là une difficulté qui mérite attention¸ car Freud fait du père la racine d´une explication par la cause. De sorte qu´on a le sentiment que toute la théorie psychanalytique est suspendue à cet amour originaire pour le père On comprend dès lors la méfiance de Lacan à l´égard de cet amour et on saisit mieux cette réflexion dans le Séminaire XI où il oppose deux logiques : une logique de l´Inconscient¸ avec un objet toujours perdu et une logique de l´amour¸ où l´objet est toujours retrouvé. Il ironise à ce sujet en disant : « la logique de l´amour¸ c´est une de perdue¸ dix de retrouvées »... Quand Lacan crée le néologisme « hainamoration »¸ c´est précisément pour dépasser la dichotomie amour-haine¸ et pour s´engager dans une autre voie que celle de leur duplicité en faisant valoir que le vraie amour débouche sur la haine.

J´ai eu récemment entre les mains le livre d´Amin Maalouf : Les Identités meurtrières. Je trouve ce titre significatif. Il nous montre d´emblée qu´une identité n´est meurtrière que dans la mesure où ses membres sont assignés comme identiques à eux-mêmes. Et il me semble que la guerre civile au Liban¸ se nourrissait de ça¸ c´est-à-dire que les crispations identitaires finissaient par être tellement aigues qu´elles en devenaient meurtrières : on éliminait l´autre à cause de son appartenance confessionnelle inscrite comme une marque infamante sur sa carte d´identité¸ une marque qui devenait paradoxalement , et c´est le comble , le seul trait qui assigne au sujet¸ dans l´horreur¸ une identité enfin sans faille.

Je ne parlerai pas du rôle néfaste qu´ont joué les interventions extérieures sur le sol libanais. L´analyse sociopolitique a certes son importance¸ mais il ne faut pas qu´elle nous cache ce dont il s´agit¸ à savoir ce qui suscite et ce qui impose les conduites compulsives haineuses où l´on passe du simple malaise que nous procure la présence du voisin¸ au dessein de vouloir en finir avec lui ? Comment expliquer que les membres de différentes confessions qui se réclament au Liban d´un même dieu puissent en venir à s´entretuer de sorte que¸ par un curieux renversement¸ la religion se trouve amenée à produire la haine qu´elle est sensée endiguer.

Et quelle haine ! On peut évoquer ici la distinction faite par Lacan entre une haine pure radicale (qui concerne l´être) et une haine jalouse¸ jalouse de la jouissance de l´autre et qui est illustrée¸ comme on le sait¸ dans cette scène décrite par Saint Augustin où un enfant en proie à la jalousie contemple tout pâle et d´un regard amer son frère suspendu au sein de sa mère... Scène complexe où l´on peut déceler ce moment important de la jalousie¸ ce moment où la haine¸ suscitée par le spectacle du frère¸ est inséparable de la possibilité fondatrice du désir. Cependant¸ cette expérience paradigmatique¸ nous met en présence d´un objet¸ en présence d´une jouissance que Lacan appelle « jalouissance ».

Cette jouissance¸ comment l´identifier ? A vrai dire¸ le signifiant ne permet pas de l´identifier¸ ou plus exactement il ne permet pas de l´identifier « toute » ; et on a beau s´évertuer d´appliquer le signifiant phallique sur la jouissance¸ comme le fait l´obsessionnel¸ ça n´empêche pas que surgisse cet objet¸ l´objet a¸ qui désigne cette part de jouissance qui fait pâlir le sujet devant l´image d´une complétude fermée sur l´objet. Dès lors comment ne pas voir surgir l´horreur devant le commandement qui m´impose l´amour du prochain¸ puisque le prochain¸ c´est-à-dire ce qui m´est le plus proche¸ c´est aussi bien cet objet en moi-même dont l´approche éveille une insondable agressivité et haine ?...

Voilà le paradoxe de cette haine qui peut naître dans une même fratrie¸ dans la même confession¸ dès lors que l´autre me révèle la faille inhérente à mon identité. Une haine de soi¸ qui devient haine de l´autre¸ pour peu que je me trouve dans cette impasse narcissique où je ne tolère pas d´être dépossédé par un autre de cette part insidieuse de mon origine.

Drame de l´Identité ? Sans doute. Mais il est si prégnant que l´on se demande ce que l´on peut y faire. Comment vivre cette épreuve difficile sans passer par un sacrifice réel et sans être englué dans une jouissance fermée ? Alors que m´est-il permis d´espérer ? Question kantienne à laquelle Lacan répondait : « espérez ce que vous vous voulez »... Qu´en penser et à quelle sorte d´issue la psychanalyse nous convie-t-elle aujourd´hui ? Ne peut-on pas espérer¸ qu´un système sociopolitique¸ par exemple¸ fasse en sorte que personne ne soit en mesure de dominer les autres au nom d´une supériorité quelconque ? Soit. Mais comme on le sait¸ les haines identitaires ne se règlent pas seulement par un décret. Il nous faut aussi accepter d´assumer la faille de nos identités¸ car vouloir extirper radicalement le mal au nom d´une fidélité à la lettre ou d´une croyance en une origine intacte afin d´installer le règne des identités pures est une mission angélique¸ certes¸ mais qui porte dans ses plis les missives de la mort.